

Anthropologie et Sociétés



Ariane DELUZ, C. LE COUR-GRANDMAISON, Anne RETEL-LAURENTIN : La natte et le manguier. Mercure de France, Paris, 1978.

Chantal Collard

Volume 5, numéro 1, 1981

Les sociétés de pêcheurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/000998ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/000998ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Collard, C. (1981). Compte rendu de [Ariane DELUZ, C. LE COUR-GRANDMAISON, Anne RETEL-LAURENTIN : La natte et le manguier. Mercure de France, Paris, 1978.] *Anthropologie et Sociétés*, 5(1), 233–234.
<https://doi.org/10.7202/000998ar>

Ariane DELUZ, C. LE COUR-GRANDMAISON, Anne RETEL-LAURENTIN : *La natte et le manguier*, Mercure de France, Paris, 1978.

Le sous-titre annonce qu'il s'agit des carnets d'Afrique de trois ethnologues; ce ne sont pas là exactement des journaux de terrain tenus au jour le jour et où se réfugient, outre les données brutes, les sautes d'humeur, impressions et réactions tant intellectuelles qu'affectives de l'ethnologue au terrain, mais plutôt la synthèse d'une rencontre intellectuelle et personnelle de femmes, avec surtout des femmes de trois sociétés différentes, qu'elles ont su écouter et dont elles ont admirablement su rendre la parole.

Trois styles de rencontre :

- C. Le Cour-Grandmaison comme amie, confidente, chez les Lebou urbains du Sénégal, rencontre sans doute la plus plaisante des trois parce que riante et vivante.
- A. Retel-Laurentin, comme femme célibataire, anthropologue et médecin, surnommée par les Nzakara, Dia Solo, sœur de l'ancêtre Siolo, femme inmarriageable mais donneuse d'enfants, face au terrible problème de la dépopulation rapide des Nzakara de la République Centre-Africaine; rencontre tragique face à une demande.
- A. Deluz enfin comme femme anthropologue, formée à l'école traditionnelle pour qui l'étude de l'organisation sociale passe forcément et pratiquement exclusivement par les hommes, dans une rencontre ratée mais classique avec les femmes guro de Côte d'Ivoire. Elle a recueilli le même type de communication que celui dont les femmes guro usent pour parler aux hommes, et notamment les chants à travers lesquels se révèlent leur vraie dimension.

Le premier essai est celui de C. Le Cour-Grandmaison.

« L'ombre du manguier qui s'allonge sur la moitié de la cour et que jonchent des nattes est l'endroit où l'on aime se tenir. On y bavarde, on s'y tresse les cheveux, on y garde les jeunes enfants endormis aux heures chaudes dans un fouilli de pagnes bleus ». De là vient le titre de l'ouvrage.

Le premier chapitre parle du cercle de famille, et de la matricentralité refuge. N'deye après deux ans de vie européenne pendant lesquels elle a appris la dactylo, et vécu sur l'idéologie du couple, fait la cruelle expérience de la polygynie, puis du divorce, avec cinq enfants à charge. Elle vit avec sa grand-mère maternelle et elles ont en commun un commerce de tissage de pagnes.

Le deuxième chapitre parle de la maladie et d'une cure de guérison pour fausses couches répétées.

Le troisième chapitre parle de l'argent, du commerce et des maris. Les femmes font du commerce pour assurer leur indépendance financière face aux aléas de la vie conjugale. Elles ne mettent pas tout en commun avec leurs maris, de crainte que ce dernier n'en profite pour prendre une autre épouse. Certains maris sont même salariés de leur femme. La contradiction est que ces mêmes femmes exploitent des parentes pauvres comme domestiques. Une autre stratégie féminine est l'éducation, vue par les jeunes éduquées comme moyen de pouvoir épouser un vieux riche et avoir une vie facile.

Le dernier chapitre enfin parle du rire, des connivences et des amies. Les femmes organisent entre elles des fêtes pour s'amuser et une atmosphère érotique baigne ces rencontres.

A. Retel-Laurentin rend compte d'un terrain plus colonial : les commentaires des confrères ethnologues, administrateurs, médecins face à son projet et l'ambiance politique d'avant l'indépendance y sont bien rendus.

Plus d'enfants chez les Nzakara, mais des vieux, des infirmes, des malades. Les cases tombent en ruine, les femmes font des fausses-couches, les enfants meurent. Les villages se vident également de cabris, poulets et de tout ce qui crée la vie. La colonisation est en fin de compte largement responsable des maladies et de l'infécondité nzakara. Mais les administrateurs et médecins incriminent les femmes qui, disent-ils, courent différents maris et utilisent des plantes pour avorter.

A. Retel-Laurentin situe les croyances concernant la procréation et la grossesse chez les Nzakara. C'est le manquement aux ancêtres qui provoque les fausses-couches, d'où un renouveau de culte aux ancêtres. L'auteur parle aussi des pratiques d'hygiène et des cures locales. Tout au long du texte éclate cette misère de ne pas avoir d'enfants, ou des enfants malades, malformés et cette demande incessante, angoissante à la femme européenne médecin. A. Retel-Laurentin dit aussi ses succès, ses échecs, dont le moindre n'est pas l'impact au niveau pratique des résultats de sa recherche.

A. Deluz enfin, dans « féminin nocturne », restitue textuellement la parole aux femmes guro dans les chants funéraires. Mise du côté des hommes par les femmes, elle était exclue des secrets féminins. « J'ai compris que je pouvais entendre la parole des femmes guro, non pas dans un dialogue impossible, mais là où elle la prennent, c'est-à-dire lors des funérailles, où les normes sociales sont abolies, et où le village appartient aux femmes. Des adolescentes aux vieilles, elles font ce qui leur plaît : chanter, danser, invectiver d'autres femmes, se dénuder, mimer le coït, insulter les hommes, tromper leurs maris ».

Ces chants révèlent les revendications féminines et disent la souffrance d'être femme. Notons au passage que cette parole est publique et tout aussi accessible à des hommes qu'à des femmes.

Ce livre écrit pour le grand public, a aussi, ironie, un aspect didactique professionnel important : comment resituer dans un travail une dimension oubliée.

Espérons qu'il ne restera pas à usage intrasexuel.

Chantal Collard
Université Laval

Michel DESGAGNÉS : *Les goélettes de Charlevoix*, Ottawa, Leméac, 1977, 182 p., 66 planches, 5 tableaux, 2 cartes, ill., gloss., append., bibl.

Consacré presque intégralement à la construction traditionnelle des bateaux de bois dans le comté québécois de Charlevoix – sur la côte nord de l'estuaire moyen du Saint-Laurent – cet ouvrage répond à une double attente. Ethnologique d'abord, par son attention à décrire la vie et le geste des bâtisseurs en donnant une large place aux termes vernaculaires – et technologique, par la qualité des planches et photographies qui illustrent abondamment un texte précis et documenté à des sources orales de premier ordre.